



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

49 N° 9 1922

La semaine d'ethnologie

Edgar HOCEDEZ (s.j.)

p. 496 - 506

<https://www.nrt.be/es/articulos/la-semaine-d-ethnologie-3068>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

La semaine d'ethnologie.

Grâce à la générosité de la ville de Tilbourg, la semaine d'ethnologie religieuse a pu reprendre ses sessions, si malheureusement interrompues par la guerre (1). Dans les circonstances difficiles que nous traversons, réussir à affirmer son existence était déjà un résultat important, car c'est une garantie pour l'avenir. Le nombre des adhésions, venues de tous les pays, fut très considérable, et montre, ce qui est de bon augure, l'intérêt croissant que ces sciences suscitent parmi les catholiques.

Cette troisième session se recommande également par la valeur de ses travaux. Les premiers jours furent consacrés à des questions générales. Le R. P. Schmidt, S. V. D., le sympathique secrétaire général de la semaine, débuta en rappelant l'histoire des semaines d'ethnologie; il constata avec joie le recul de l'évolutionnisme en sociologie comme dans l'histoire des religions, et le succès croissant de l'école historique, auquel il a lui-même contribué plus que personne, particulièrement par la fondation de *l'Anthropos*. En terminant il esquissa les tâches nouvelles qui s'imposent aux

(1) *N. E. Th.*, XLVII (1921), p. 108.

savants catholiques; ceux-ci ne peuvent plus se contenter d'une apologétique toute négative, mais doivent entreprendre un travail positif de construction scientifique.

Les trois conférences du R. P. Pinard, S. I., remarquables par leur clarté, furent consacrées à l'exposition et à la critique des méthodes de l'ethnographie religieuse : la méthode historico-culturelle, la méthode philologique et la méthode psychologique. Les lecteurs désireux de s'informer plus amplement sur cette importante question, trouveront tous les renseignements nécessaires dans le bel ouvrage qui vient de paraître « *L'étude comparée des religions* (1). »

En un tableau historique, aussi instructif que consolant, le R. P. Brou, S. I., montra la contribution apportée par les missionnaires à la science des religions, depuis quatre siècles.

La conclusion la plus importante de l'étude du savant professeur de l'université de Louvain, M. A.-J. Carnoy, sur les langues et la culture des peuples Indo-européens, peut se formuler de la sorte : les Indo-européens, bien qu'ils honoraient des dieux inférieurs, incorporant les principaux éléments de la nature, ainsi que les esprits et les âmes des morts, rendaient cependant un culte à un dieu suprême.

On entendit encore avec grand intérêt le Dr Drexel sur la préhistoire des peuples d'Afrique; Don S. M. de Barandiaran sur la religion des anciens Basques; le Dr J. Schrijnen, d'Utrecht, sur les heureuses transformations introduites par le christianisme dans la vie familiale; le chanoine A. Bros, qui exposa, en deux conférences lumineuses, les doctrines sociologiques évolutionnistes de l'école de Durkheim et ses principales erreurs dans l'étude de la morale et de l'histoire des religions.

« Études psychologiques sur la prière » était le titre de la

(1) H. PINARD, 8^e, t. I, Paris, Beauchesne, 1922.

communication du R. P. Gemelli, O. F. M., recteur de la nouvelle université de Milan : « les études entreprises jusqu'ici, soit par Wundt, soit par W. James, sont insuffisantes, déclare l'orateur, tout reste encore à faire dans ce domaine ». La méthode préconisée est l'introspection ; à son avis, il faut étudier psychologiquement la prière avant de pouvoir en faire la philosophie.

Le Dr Menghin, professeur à Vienne, avec l'autorité spéciale que lui confèrent ses importants travaux sur l'archéologie primitive, établit ces deux points : 1^o que l'évolution de la civilisation s'est réellement faite, dans son ensemble, selon l'hypothèse des cycles culturels, émise par le R. P. Schmidt ; et 2^o que les cycles culturels, établis par les ethnographes, concordent, au moins en partie, avec ceux que retrouve l'archéologie préhistorique.

Les fouilles préhistoriques et leur technique firent l'objet de la remarquable et vraiment trop modeste conférence de l'abbé Bouyssonie, le savant auquel la science doit une des plus importantes découvertes préhistoriques, celle de l'homme de La Chapelle-aux-Saints.

* * *

Comme questions spéciales les organisateurs de la semaine avaient inscrit au programme : le sacrifice dans les différentes religions, les cérémonies de l'initiation et les sociétés secrètes, chez les non civilisés.

L'importance de la question du **sacrifice** n'échappera à aucun théologien. Depuis des siècles, dogmatistes et historiens discutent sur l'essence du sacrifice. Il serait excessif de croire — comme semblent le faire quelques-uns, — que l'ethnologie puisse à elle seule, et à l'exclusion de la philosophie, trancher le débat. Elle apporte néanmoins des données précieuses dont les théoriciens peuvent tirer profit

et dont ils doivent tenir compte. Au point de vue apologétique, l'importance de ces études est plus grande encore. On sait en effet comment les historiens évolutionnistes, et récemment M. Loisy, dans son livre *Essai historique sur le sacrifice* (1920), ont attaqué, au nom de l'histoire comparée des religions, deux des dogmes centraux du catholicisme : le mystère de la Croix et celui de l'Eucharistie.

Le R. P. Schmidt, dans une savante étude, intitulée *Notions générales sur le sacrifice dans les cycles culturels*(1), fit bonne justice des systèmes rationalistes. Ceux-ci veulent, les uns, dériver le sacrifice de l'animisme ; les autres, et en particulier c'est la thèse de M. Loisy, de la magie primitive. De ce dernier, l'orateur a dit justement, que son gros volume, avec son immense érudition, de seconde main, n'a rien d'historique sinon le titre. On doit reprocher d'abord à M. Loisy sa définition aprioristique du sacrifice, dont la conséquence est que le savant français assigne une date trop tardive à l'apparition du sacrifice. De plus M. Loisy ignore complètement les éléments les plus anciens de la civilisation des Pygmées, — éléments qui n'ont rien de commun ni avec le culte des morts, ni avec la magie. La magie ne s'est pleinement développée que dans des cycles culturels subséquents. Il méconnaît enfin la possibilité psychologique, chez le sauvage, d'un symbolisme naturel et spontané pour exprimer les sentiments intérieurs de respect et de gratitude, et qui demeurerait étranger à toute intention d'influencer magiquement le cours de la nature. J'ajouterais volontiers, pour ma part, que M. Loisy se facilite indûment la tâche, par sa définition vague de la magie, qui lui permet de faire rentrer de plein pied dans cette catégorie tout rite ou symbole efficace.

Le P. Schmidt démontre ensuite d'une façon positive

(1) A paru en allemand : *Ethnologische Bemerkungen zu Theologischen Opfertheorien*, Moedling, 1922, 67 pp.

l'existence d'un sacrifice dans les premiers cycles culturels (Urkultur) : c'est le sacrifice des prémices, qui était avant tout un sacrifice d'hommage. Dans ces mêmes cycles apparaît déjà une sorte de sacrifice d'expiation : on constate en effet dans une des tribus des Pygmées la pratique d'offrir au ciel le sang coulant d'une blessure que les hommes se font à cette fin au genou. Dans ces cycles de la « Urkultur » il n'y avait ni destruction de l'offrande ni repas sacrificiel ; d'où le savant ethnologue prétend conclure que ni la destruction ni la communion sacrificielle n'appartiennent à l'essence même du sacrifice.

Avec les cycles suivants seulement, qui représentent une civilisation où l'homme ne se contente plus des produits spontanés de la nature, mais se livre soit à la culture, soit à l'élevage, la destruction commence à faire partie intégrante du sacrifice. Parmi les causes qui ont influencé cette évolution le R. Père signale l'Animisme. Lorsque les offrandes étaient faites aux morts, la destruction parut nécessaire pour que les dons parvinssent à eux, dans leur lointain séjour, la mort étant comme la porte par où l'on pénétrait dans leur région ; et pour peu qu'on localisât la divinité au même endroit, il était naturel de considérer la destruction comme nécessaire pour lui transmettre l'offrande.

Dans le cycle du Totémisme la magie se mêla au sacrifice : on prétendit exercer une coaction sur la divinité et influencer le cours de la nature ; aussi les rites totémiques ne sont pas proprement des actes de religion, mais bien plutôt du contraire de la religion : la magie.

Les sacrifices humains ne sont nullement primitifs. Dans les premiers cycles on offrait à Dieu exclusivement des dons de vivres ; non pas que l'on s'imaginât que Dieu en retirât quelque profit, ou à plus forte raison que l'on crût qu'Il s'en nourrît : la signification de ces oblations était uniquement la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur la vie.

Aussi bien, puisqu'à ce stade l'anthropophagie n'existait pas, il ne pouvait être question de sacrifice humain. Celui-ci n'apparaît qu'aux cycles culturels secondaires. Son origine lointaine doit se chercher dans le culte des morts. Comme on leur offrait tout ce dont ils avaient joui pendant la vie, l'idée vint naturellement de leur donner, lorsque l'esclavage fut introduit, des serviteurs et des esclaves. Remarquons encore que l'esclavage était inconnu aux premiers cycles. La magie, enfin, avec sa croyance superstitieuse que par la manducation on s'approprie la force ou l'esprit de la victime, a pu aider au développement du sacrifice humain.

La psychologie du sacrifice fut traité par le distingué professeur de Würzburg, Dr Wunderle. Le R. P. Schebesta, S. V. D., étudia les différentes formes du sacrifice en Afrique; M. Carnoy, le sacrifice et la prêtrise chez les Indo-européens; le R. P. Viegen, M. S. C., le sacrifice dans les îles de Kei (Indes Néerlandaises); le Dr Hehn, professeur à Würzburg, le sacrifice dans les religions Suméro-Akkadiennes; le Dr Klameth, professeur à Olmütz, le sacrifice chez les Arabes. Le Dr Andres aborda une province de l'antiquité gréco-latine, encore peu explorée : les rites sacrificiels. L'étude sur « le sacrifice chez les Hébreux » du Dr Sanda, le professeur de Prague, bien connu par ses traités de Dogmatique, mériterait une attention toute spéciale de la part des théologiens; malheureusement il est impossible de la résumer en quelques lignes.

Le rapport du R. P. Koppers, S. V. D., sur la religion des Fuégiens et son sacrifice, doit nous arrêter quelques instants. Cette race (type des Pygmoïdes), qui est menacée de disparaître à bref délai, et ne compte plus qu'un petit nombre de représentants, passait jusqu'à nos jours pour une peuplade totalement athée. Il fut donné au R. P. Koppers de vivre dans leur intimité, de gagner leur confiance, et même de se faire recevoir comme membre de la tribu. Dès lors tous les

secrets furent livrés. Non seulement cette peuplade n'est pas athée, mais elle est même monothéiste et possède sur Dieu des idées très élevées. Dans leur terminologie, ils appellent Dieu « celui qui vit toujours », « celui qui voit tout », « le très-Haut », « le Vieux-Père. » Ils le considèrent comme bienveillant et bon, mais en même temps comme un justicier inexorable : ils regardent la mort des enfants comme un châtement des parents; d'où les expressions : « le Tueur d'enfants, le Meurtrier céleste. » Le père a pu s'assurer que ces notions ne sont nullement un emprunt au christianisme. Ils prient Dieu, et leurs prières respirent le respect et la confiance; mais ils n'ont pas de sacrifice proprement dit : ils se contentent de pratiquer le jeûne et la mortification. Ils professent l'immortalité de l'âme, bien que leurs idées sur ce sujet soient très confuses. Ils brûlent leurs morts, faute d'instruments pour creuser une fosse, et aussi pour écarter la tristesse; car la pensée de la mort est angoissante pour eux, à cause de l'incertitude absolue où ils se trouvent sur le sort des morts dans l'autre vie. Ils ignorent si les méchants ont une condition différente de celle des bons, après le trépas; mais ils professent, au moins, avec assurance, que toute faute sera punie, soit après la mort, soit au moins dans la vie présente. Ils ont aussi une sorte de magie, mais qui n'est nullement un effort de coaction sur Dieu. Ce peuple, d'une culture très primitive, en est encore au stade de la cueillette et de la chasse.

* * *

Les trois derniers jours étaient réservés aux sociétés secrètes et aux mystères. Nous pouvons être plus bref sur le premier point; non que les travaux aient manqué de valeur, mais parce qu'ils intéressent moins directement l'apologétique. Le R. P. Schmidt s'était réservé les notions générales sur l'initiation tribale et les sociétés secrètes, dont il voit l'ori-

gine dans une réaction contre le matriarcat. M. De Jonghe, de l'université de Louvain, parla des sociétés secrètes en Afrique; le Dr Ehrlich, professeur à Leibach, des sociétés secrètes en Australie; le R. P. Winthuis, M. S. C., des sectes en Nouvelle Poméranie; le R. P. Viegen, de la société des Marind (nouvelle Guinée Néerlandaise); enfin le R. P. Koppers, de l'initiation et société secrète chez les Fuégiens.

La question des **mystères** est de grande conséquence pour l'apologiste : il y va de l'originalité même du christianisme, en ses doctrines essentielles. Depuis une trentaine d'années, les rationalistes s'efforcent de montrer que le catholicisme s'est formé sous l'influence des mystères, chaque savant revendiquant pour la religion dont il a fait sa spécialité l'influence prépondérante. La thèse des comparatistes peut se résumer dans cette forme simplifiée : « le christianisme n'est qu'un mystère entre beaucoup d'autres, mais qui se distingue d'eux en ce qu'il a réussi ». Pour la démontrer ils accumulent les analogies afin de conclure à l'emprunt direct ou indirect. En France, un des livres les plus retentissants de cette école fut l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach; en 1921 M. Loisy écrivit aussi : *Les mystères payens et le mystère chrétien*.

D'importantes monographies furent présentées : sur les mystères astronomico-religieux dans l'Amérique centrale (R. P. Kreichgauer, S. V. D.); sur les mystères d'Osiris (Dr Junker, professeur à Vienne); sur les mystères d'Eleusis (abbé J. De Caluwe); sur ceux d'Adonis et d'Attis (R. P. Duhr, S. I.), et de Mithra (chanoine Van Combrugghe, professeur à l'université de Louvain).

La tâche de donner les conclusions avait été heureusement confiée au distingué rédacteur des *Études*, le R. P. de Grandmaison, que la *N. R. Th.* est fière de compter parmi ses collaborateurs. Sa synthèse magistrale produisit une impression profonde, et, comme le remarqua justement

dans le discours d'adieu le zélé secrétaire de la semaine, le R. P. Pinard, elle semble avoir prononcé le dernier mot sur la question.

Assurément d'autres savants, non seulement catholiques mais même protestants, avaient déjà mis en belle lumière les graves fautes de méthode commises par l'école comparatiste ; mais personne ne l'avait fait avec une telle force : 1^o l'abus de la terminologie chrétienne appliquée aux fêtes et aux rites payens ; 2^o le paralogisme de conclure sans critique, d'une simple analogie à une similitude et à un emprunt ; 3^o le rapprochement forcé et arbitraire d'éléments empruntés aux milieux les plus différents et aux époques les plus éloignées, sans aucun souci de la chronologie ou de la géographie, pour composer, au moyen de ces traits intentionnellement choisis, le tableau d'un syncretisme religieux qui n'a jamais existé. Qu'une telle mosaïque ressemble au christianisme, quoi d'étonnant ? Elle a été composée, imaginée de toutes pièces pour en être la réplique ! 4^o l'artifice d'isoler de leur milieu certains traits, sans tenir compte de la signification réelle et concrète qu'ils avaient dans le culte payen ; les comparatistes vont même jusqu'à idéaliser certaines pratiques et les sublimer, en dépit de l'histoire, pour pouvoir les comparer plus facilement aux pratiques chrétiennes ! L'orateur insiste particulièrement sur cet oubli des premières règles de la critique, j'allais dire de la probité scientifique et, avec un rare bonheur d'expression, il montre comment un même geste matériel, aussi bien que les mots, prend une signification totalement différente d'après le contexte historique dans lequel il est enchâssé.

Le R. P. souligne encore la négligence d'un autre principe élémentaire de la critique : au lieu de rechercher l'origine d'un rite ou d'une doctrine dans la source la plus proche et la plus vraisemblable, comme est la Révélation juive, les comparatistes imaginent des emprunts aux sources les plus éloi-

gnées, sans tenir compte de la continuité logique et réelle.

Après cette vigoureuse exécution de la méthode adverse, le R. P. n'a pas de peine à montrer l'originalité foncière du Christianisme et en particulier de la doctrine paulinienne. Les mythes des dieux sauveurs ou sacrifiés ne peuvent être la source de notre dogme de la rédemption, pas plus que les rites d'omophagie n'ont pu inspirer l'idée de l'eucharistie. Non seulement les chrétiens et en particulier saint Paul, comme le témoignent ses expressions si fortes et si solennelles, avaient ces mystères impurs en horreur, mais les différences sont radicales et irréductibles. D'une part des personnages légendaires, des histoires sans consistance et dans un perpétuel devenir. D'autre part une personne historique dont saint Paul n'était pas plus distant, quand il écrivait ses épîtres, que nous, du règne de Léon XIII; des doctrines et des souvenirs arrêtés, fixes, immuables. Là des rites à signification amoral, et souvent immoral, rappelant toujours quelque mythe *naturiste*; ici la commémoration d'un fait réel et tout proche, dans une fin toute pure et morale. Il est à remarquer en effet, que ces prétendus dieux immolés et sauveurs des mystères sont des personnages subordonnés, de véritables parèdres de quelque grande déesse qui joue, dans la légende commémorée, le rôle principal. Et même leur fonction de sauveur est accessoire, accidentelle, et comme une surcharge étrangère à l'intention première. Dans le mystère chrétien au contraire l'élément féminin est totalement absent, le salut spirituel de l'homme est le tout, sans aucun mélange de signification *naturiste*. Ce sont donc deux mondes totalement hétérogènes, pour ne pas dire opposés. « Qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? » s'écriait saint Paul, précisément à propos des mystères : comment de bonne foi comparer les aventures amoureuses et souvent répugnantes de ces parèdres, symbolisant avant tout la vie de la nature, avec l'histoire du Verbe fait homme pour nous racheter du péché

et nous faire vivre une vie toute sainte dans son Esprit? Comment surtout rapprocher la mort de ces dieux infâmes, dernier épisode d'un vulgaire drame passionnel, avec l'immolation de Jésus sur le gibet de la croix?

Pour expliquer la possibilité de pareilles aberrations, le R. P. de Grandmaison fit en passant une remarque profonde qu'il convient de relever. La position des rationalistes, dans l'histoire des religions, s'explique, dit-il, et est commandée par leur postulat même. Qui rejette à priori toute intervention surnaturelle ne peut chercher les origines du christianisme ailleurs que dans des antécédents purement humains, fallût-il recourir aux hypothèses les plus hasardeuses. — Cette remarque rappellera opportunément à quiconque veut réfléchir, qu'après tout, le vrai problème apologétique, le problème central, est d'ordre philosophique. Les faits ne valent que par leur signification, et leur interprétation dépend totalement de l'attitude prise en face du surnaturel. La bataille décisive est gagnée du moment que l'homme, renonçant à une philosophie (consciente ou non), qui prétend se suffire à elle-même, prend une attitude humblement expectante en face du Don de Dieu.

En terminant, nous tenons à rendre un dernier hommage à la grande générosité et à l'inlassable dévouement des catholiques de Tilbourg, ainsi qu'à l'esprit de charité qui a présidé à cette réunion d'hommes, hier encore ennemis les uns des autres. Seul l'Esprit du Christ est capable de ces merveilles.

E. HOCEDEZ, S. I.